

lienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villaë Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on ? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme ; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

P. S. Je n'ai pas fini, monsieur ; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.



NÉCROLOGIE.



La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens ; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardents ; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si long-temps, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes ; cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur ; celui qui a le mieux jugé

les événements de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités; le type de 1830 et de 1831; le masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues; l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pendant les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consommation, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savants pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de « révolution rentrée. »

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les

rues; et, tout de suite, on l'a oublié, aussi complètement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'insurrection, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-temps avant d'avoir rendu l'âme, et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir ses carreaux des cris: « Vive Mayeux! honneur à Mayeux! nous voulons notre Mayeux! » peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé, ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je voudrais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langué seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par

son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par sa solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquiou, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fit plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentiments d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui, apprendra, aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protestations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous faits par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections,

à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse; il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son temps, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à peine un nom, un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'OEdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon cœur au fond; il le craignait également pour sa mémoire. Dans ses derniers moments il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôt doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique,

une place chez le libraire Terry, dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu Mars, où sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, les *Intrigues des grisettes*, l'*Amour à l'encan*, le *Paravoleur*, et l'*Art de rendre les femmes fidèles*. Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une contemporaine*. L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats ! Hélas ! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni, comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance de gloire ne sera pas trompée ; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor - Napoléon - Louis - Charles - Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789, pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la Bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayée par le bruit du canon et de la mousqueterie, fut délivrée

avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet événement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente-deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait longtemps nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il prit ce nom, nous a souvent montré son père qu'il disait reconnaître au septième étage du bronze en spirale qui tournoie, chargé de héros et de victoires, jusqu'au faite de la colonne. Enfant de la révolution, comme disent nos candidats politiques, il se trouva donc jeune homme et orphelin sous l'empire. Comme son infirmité l'exemptait de la conscription, ce qui fut constaté successivement en huit années par treize conseils de révision, aucune inquiétude personnelle ne vint le gêner dans son enthousiasme pour les exploits militaires. Il ne parlait que batailles, assauts, marches forcées, villes prises, royaumes confisqués. Il comptait les morts de l'armée ennemie par milliers, les prisonniers

par divisions, les canons et les drapeaux par centaines; il exagerait les bulletins. Et puis chaque jour il voyait dans sa ville des monuments s'élever, des rues s'élargir, des quais se dresser, des ponts s'appuyer sur les deux rives de la Seine. On lui donnait des fêtes, des feux d'artifice, des spectacles gratuits, des revues, où il faillit maintes fois être étouffé. On rehaussait, par-dessus toutes les nations du monde, le peuple parmi lequel il était confondu, et lui, se hissant sur la pointe des pieds, criait avec sa voix gutturale : « J'en suis, de la grande nation. » Il était donc fier, rayonnant, enivré. De plus, comme son quartier manquait de garçons, les filles ne le regardaient pas avec trop de mépris; et vous connaissez son faible!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se maria, il reçut une dot avec laquelle il forma un établissement avantageux. C'est lui qui le premier eut l'idée de nettoyer la chaussure des passants en les faisant asseoir commodément, à l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plaît, de se fâcher contre la grande armée?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevards; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain à broser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amuserent infiniment, et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne se fait